

SUJATA MASSEY

*Perveen Mistry
mène l'enquête*

LA
MAÎTRESSE
DE BHATIA
HOUSE



C
CHARLESTON

SUJATA MASSEY

LA MAÎTRESSE DE BHATIA HOUSE

Inde, 1922.

Une somptueuse réception bat son plein chez les Bhatia, famille aristocrate de Bombay, quand les cris du jeune héritier interrompent brutalement les festivités. Son vêtement est en feu ! L'héroïsme de la jeune domestique, Sunanda, qui se jette sur lui pour étouffer les flammes, bouleverse Perveen Mistry. Quand elle découvre le lendemain que Sunanda a été arrêtée, accusée d'avoir avorté, Perveen s'empresse de lui offrir ses services.

L'avocate en est certaine, quelque chose sonne faux : la procédure judiciaire est inhabituelle et le mystérieux plaignant introuvable. À peine libérée, Sunanda est à nouveau emprisonnée, suspectée d'avoir empoisonné le patriarche Bhatia. Les soupçons de Perveen redoublent : quelqu'un s'acharne à piéger la servante. Mais qui, et pour quelle raison ?

Sujata Massey revient avec une nouvelle enquête passionnante qui dépeint avec justesse la criminalisation de l'avortement dans l'Inde des années 1920.

« UNE HÉROÏNE FORTE ET SÉDUISANTE
QUI TRACE SA PROPRE VOIE DANS
UN MONDE EN PLEINE RÉVOLUTION. »

Library Journal

Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet

ISBN : 978-2-38529-159-4

22,90 € Prix TTC France



9 782385 291594

Rayon : Littérature étrangère
Design et illustration : Flamidon



FABRIQUE
EN FRANCE



www.editionscharleston.fr

LA MAÎTRESSE
DE BHATIA HOUSE

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Les Veuves de Malabar Hill, 2020

La Malédiction de Satapur, 2021

Le Prince de Bombay, 2022

Titre original : *The Mistress of Bhatia House*

Copyright © Sujata Massey, 2023

Publié pour la première fois aux États-Unis par Soho Press, New York.

Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-159-4

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sujata Massey

LA MAÎTRESSE DE BHATIA HOUSE

PERVEEN MISTRY MÈNE L'ENQUÊTE

Roman

*Traduit de l'anglais
par Aurélie Tronchet*



*Pour Manju Parikh
et toutes les femmes visionnaires qui continuent d'œuvrer
pour la justice sociale*

PROLOGUE

Jeudi 1^{er} juin 1922

LES SŒURS SE DISPUTENT.
C'est vrai, qu'elles aient été élevées ensemble ou bien qu'elles se rencontrent comme belles-sœurs dans un foyer familial commun. Les sœurs se disputent pour le plus beau sari, la chance de pouvoir faire des courses, la place de préférée des parents. Une telle rivalité, suivie de réconciliation, est aussi naturelle que la chaleur éprouvante de l'été chassée par la mousson.

Pour Oshadi, il était plus simple de penser à la météo. Même dans le quartier champêtre de Ghatkopar, à une quinzaine de kilomètres au nord de Bombay, l'air était d'une humidité torride. La pluie ne viendrait que dans quelques jours – dommage qu'on n'ait pas attendu les premiers jours de la mousson, quand les gouttes dansent avec légèreté, pour cette réception. Cela aurait pu générer un peu d'harmonie entre Uma et Mangala Bhatia.

Oshadi se dirigeait lentement vers Bhatia House tout en agitant son bâton de marche vers les chiens errants qui, rassemblés sur le terrain de l'autre côté de la rue, attendaient la nourriture quotidienne que la riche famille Jain leur donnait. Oshadi ne laissait pas les chiens traîner près de Bhatia House ; elle travaillait là depuis plus longtemps que n'importe quel domestique et savait quel était le sens du mot « protéger ».

Quand l'épouse de Sir Dwarkanath était morte dix ans plus tôt, Uma, la bru la plus âgée, avait promu Oshadi au poste de maîtresse de Bhatia House, en charge des six femmes domestiques. Oshadi se réjouissait de ce privilège même si cela impliquait qu'Uma-bhabhu* lui demande d'accomplir toutes sortes de tâches qui n'avaient rien à voir avec le service ordinaire. Aujourd'hui, on l'avait envoyée à pied acheter des bougies supplémentaires pour les nombreuses lanternes installées tout autour de la cour. Elle s'était rendue dans trois boutiques avant de trouver ce qu'elle cherchait.

Alors qu'Oshadi boitillait sur l'allée de graviers, un des chiens maigrichons – une femelle avec de longues mamelles – se rapprocha en gémissant. Oshadi brandit sa canne jusqu'à ce que l'animal recule et reparte vers la meute.

Oshadi savait que le durwan* gardant Bhatia House craignait les chiens et faisait mine d'ignorer leurs incursions occasionnelles dans la propriété. Et ce soir, il était occupé à astiquer la guérite et à la décorer de fleurs d'hibiscus du jardin. Tout cela pour le goûter organisé par Uma. Les invitées défilaient déjà devant lui dans des taxis attelés et quelques voitures privées. Des femmes

* Retrouvez tous les mots suivis d'un astérisque dans le glossaire en fin d'ouvrage.

s'exclamaient d'un air ravi devant le large pavillon en calcaire couleur ocre, agrémenté de longues vérandas et galeries au rez-de-chaussée et à l'étage. Une série de pignons carrelés et de fenêtres à hauts volets rendaient la demeure encore plus impressionnante.

Des femmes gujarati du voisinage, parmi les premières arrivées, marchaient derrière Oshadi en bavardant.

— Mon époux ne souhaite donner qu'au temple, murmura une des dames à sa voisine. C'est pour cette raison que je n'ai apporté qu'un bracelet en or.

— C'est un excellent cadeau, convint son amie. J'ai dix roupies.

— Votre mari vous laisse offrir autant ? chuchota la première femme.

— Vous n'y pensez pas ! J'ai demandé à ma mère.

Comme agacées par la lenteur d'Oshadi, les deux femmes la dépassèrent tout en gloussant et se dirigèrent vers la cour dans le bruissement sec de leurs saris de soie.

Dans la véranda du rez-de-chaussée, Sir Dwarkanath Bhatia et Parvesh, son fils aîné, observaient l'arrivée des invitées.

Marquant une pause à la porte de service, Oshadi saisit des bribes de la conversation entre les deux hommes. Uma-bhabhu* pourrait vouloir connaître l'humeur de son beau-père.

— Et à quoi riment tous ces meubles dans la cour ? Tous ces matelas, on dirait que les invitées viennent dormir chez nous ! tonna Sir Dwarkanath.

— On attend plus d'une cinquantaine de femmes. Il faut qu'elles soient confortablement installées, répondit Parvesh d'une voix inquiète.

— Tu me dis que ces dames ont besoin de quelque chose de moelleux pour leurs kullas osseux ?

Lord Dwarkanath utilisait le terme grossier pour désigner le postérieur. Parvesh eut un petit rire nerveux.

— Bapu-ji*, n'oubliez pas que nous sommes entourés de femmes. Elles pourraient vous entendre.

— Tout ce tamasha* pour le travail des femmes, grommela Sir Dwarkanath. C'est bien pour ta mère que je fais ça.

— Oui. C'est pour cela qu'Uma tient tellement à cet hôpital.

Parvesh usait de charme avec son père – comme tout le monde.

Oshadi rentra rapidement avec le désir de voler quelques minutes de repos dans l'office des domestiques, à côté de la cuisine. La maison comptait quatre cuisiniers, tous brahmanes. Appartenant à une caste inférieure, Oshadi ne pouvait pénétrer dans la cuisine, mais elle fit du bruit afin qu'Aaker, un des jeunes cuisiniers, vienne la voir.

— Les petites bougies pour le gâteau. Pratip devra installer les autres dans les lanternes à la tombée de la nuit, expliqua Oshadi en se rappelant les instructions d'Uma.

Aaker grimaça.

— Mangala-bhabhi* a demandé de tout allumer maintenant. Il y aura beaucoup de gens assis à la tombée de la nuit. Ce sera trop compliqué.

Oshadi n'aimait pas l'idée d'allumer toutes les bougies plus tôt que nécessaire. Elles réchaufferaient l'atmosphère et, plus longtemps elles resteraient allumées, plus il y aurait de risque qu'elles enflamment quelque chose.

— Est-ce qu'Uma-bhabhu* est d'accord ?

— Je ne sais pas.

Oshadi le saurait bien vite. Elle demanda à Aaker de lui apporter un verre d'eau. Se laissant tomber sur

le tabouret que tout le monde savait être le sien, elle but son content. Revivifiée, elle posa le verre près de la porte de la cuisine et ressortit.

Il y avait tellement de femmes maintenant qu'elle ne put rentrer directement dans la cour mais dut faire la queue derrière les invitées. La femme qui la précédait était d'un style intéressant : vêtue d'un sari léger en mousseline de soie jaune pâle, elle portait une imposante mallette marron qui aurait mieux convenu à un homme.

— Bonjour. Êtes-vous Mrs Bhatia ? demanda l'inconnue à Mangala-bhabhi* qui était assise derrière une petite table, à l'entrée de la cour.

— C'est moi. Si vous donnez en espèces, je vous remercie de les compter devant moi.

Mangala-bhabhi* avait la même voix sévère que lorsqu'elle s'adressait à un des enfants de la famille.

La visiteuse souleva le rabat couvrant l'ouverture de la mallette – une mallette d'homme, nota Oshadi, fascinée. La femme en sortit une enveloppe qu'elle déposa devant Mangala-bhabhi*.

On entendit le bruissement des billets.

— Cinquante et une roupies. C'est de la part de Gulnaz. Elle vous adresse ses pensées et vous remercie de votre récente visite à l'hôpital.

— Je n'y suis jamais allée. Vous devez parler de ma belle-sœur, Uma, répondit Mangala dont le visage blême manifestait son mécontentement devant cette méprise. Je vous en prie, entrez dans la cour.

— Je vous prie de m'excuser pour mon erreur. Puis-je vous demander votre nom ? Je m'appelle Perveen. Perveen Mistry.

— Je suis Mangala Bhatia. La trésorière du comité de l'hôpital.

— Auriez-vous la gentillesse de me désigner Uma ? insista l'invitée. Je ne tiens pas à continuer de me ridiculiser de la sorte ! Si ce n'est pas trop vous demander.

Mangala secoua la tête.

— Je dois rester ici pour récolter les dons. Entrez, et vous trouverez Uma, elle porte un sari rose.

Perveen Mistry s'éloigna, et Mangala fronça les sourcils vers Oshadi.

— Que fais-tu au milieu des dames élégantes ? Tu essaies de te faire des amies – ou peut-être de voler quelques pièces dans leurs bourses ?

— Uma-bhabhu* a besoin de moi, répondit simplement Oshadi, en sachant qu'aucune révérence ou courbette ne satisferait Mangala.

Son commentaire sur la possibilité qu'elle puisse voler la blessa – Mangala savait qu'en quarante ans de service dans sa famille, Oshadi n'avait jamais rien pris, pas même une allumette.

— Très bien. Ce que Bhabhu* demande, elle l'obtient.
Mais pas toujours, pensa Oshadi.

I

THÉ ET GÉNÉROSITÉ

PERVEEN EUT LE SENTIMENT que l'échange avec Mangala avait tenu de l'affrontement. Quoi que Perveen aurait pu dire, la femme aurait trouvé matière à s'agacer. Mais elle se tenait à présent dans une superbe cour en pierre remplie de femmes vêtues de saris d'été aux couleurs pastel. Nombre d'entre elles portaient des tenues de différentes teintes de rose – c'était assez joli, mais cela se révéla assez perturbant dès l'instant où Perveen se mit en quête d'Uma Bhatia.

Et il serait bientôt trop tard pour approcher l'hôtesse, car tout le monde serait assis pour la présentation. De fins matelas avaient été étalés sur le sol afin d'accueillir les invitées et, sur chaque plateau en bois surélevé déposé devant, étaient disposés une assiette de feuilles de bananier, un gobelet en cuivre pour l'eau et une tasse en argile à la simplicité surprenante. La porcelaine, l'argenterie et le mobilier occidentaux étaient très prisés

par la société de Bombay, et les décors et accessoires qui avaient été choisis pour l'occasion étaient tout à fait inattendus et charmants.

Perveen parcourut l'endroit des yeux. Elle n'était jamais venue à Ghatkopar, et elle imagina que nombre des invitées étaient des femmes du quartier. L'hôpital caritatif qu'Uma Bhatia avait le projet de fonder serait construit dans Bombay, de sorte que Perveen s'était attendue à retrouver des visages familiers. Pourtant elle ne reconnut que Lady Gwendolyn Hobson-Jones, la mère irascible de sa meilleure amie, Alice.

Alors que Lady Hobson-Jones se détournait de la femme avec qui elle conversait, son regard bleu froid balaya la foule. Perveen, souriante, commença à avancer vers elle, mais Lady Hobson-Jones ne lui retourna pas son salut. La doyenne du Bombay britannique s'accrocha au bras de la brune bien en chair près d'elle et fit un signe à une troisième femme – une blonde élancée, dans la trentaine – de s'approcher. Les trois dames tournaient désormais le dos à Perveen.

Immobile, Perveen se demanda si Lady Hobson-Jones l'avait snobée. N'était-ce pas ce que les Anglais appelaient « mettre un vent » ?

Perveen n'avait jamais vraiment apprécié la mère d'Alice, mais elles avaient toujours bavardé, et s'étaient souri à chacune de leurs rencontres. Sentant l'agacement monter en elle, Perveen se dirigea dans la direction opposée, résolue à identifier Uma Bhatia.

Parmi les nombreuses dames arborant du rose – du rosissement le plus pâle au fuchsia vibrant –, Perveen se décida pour une femme qui paraissait être la présidente du comité de l'hôpital. La vingtaine passée, elle était vêtue d'un coûteux sari en crêpe de soie rose au motif floral. Elle arborait à son cou un collier de

mariage en perles noires et dorées, agrémenté d'un pendentif en forme de fleur constitué de nombreux petits diamants.

S'efforçant de paraître détendue, Perveen s'approcha de la femme et d'autres rassemblées autour d'une grande dame en sari de soie fleurie bleue et blanche. Les cheveux de cette dernière, au frappant visage osseux, étaient tirés en un chignon très serré. Au lieu de porter une pochette en tissu, elle serrait sous son bras gauche une grosse sacoche en cuir.

— Il faut que notre hôpital puisse accueillir tout le monde, disait-elle en un marathi* fluide, la langue parlée par la plupart des gens nés et ayant grandi à Bombay et dans la campagne environnante. Même les gardiens de l'hôpital pourraient être des gardiennes. Bien sûr, nous aurons des infirmières, mais nous avons besoin de plus de femmes médecins. Je ferai de mon mieux pour les recruter, et j'espère que vous encouragerez vos filles à rentrer à la faculté de médecine.

La femme en rose jeta un regard vers les autres avant de s'exprimer sur un ton élégant.

— Docteur Penkar, nous sommes admiratives que vous ayez pu avoir accès à un enseignement supérieur. Mais la faculté de médecine est bien trop chère pour la plupart d'entre nous.

Perveen comprit que la grande femme était sûrement le docteur Miriam Penkar, la seule gynécologue-obstétricienne de la ville. C'était un sacré tour de force pour cet hôpital balbutiant d'intégrer une telle femme dans le projet.

— Les filles peuvent étudier en Inde ! s'exclama le médecin avec un grand sourire. Nous avons la chance que la faculté de médecine Hardinge pour femmes ait ouvert à Delhi. Une membre présente aujourd'hui,

Mrs Serena Prescott, s'est même impliquée pour lever les fonds de cette école. Elle peut aider vos filles.

Plusieurs femmes échangèrent des regards sceptiques, comme si elles ne croyaient pas qu'une Anglaise puisse les assister – ou bien qu'elles puissent envoyer une de leurs filles jusqu'à Delhi.

— C'est une idée formidable. Mais construisons tout d'abord cet hôpital. Quand on posera enfin le toit, j'imagine que les femmes médecins seront nombreuses, déclara aimablement Uma.

Elle se détourna de la foule et, remarquant Perveen, elle passa à l'anglais :

— Bonjour ! Êtes-vous une nouvelle donatrice ?

Elle inspecta Perveen du regard, remarquant clairement la mallette juridique, cousine de la sacoche médicale du docteur Penkar.

Ce fut un soulagement d'être accueillie dans le groupe.

— Ma belle-sœur, Gulnaz Mistry, m'a demandé de vous transmettre ses encouragements, dit-elle en souriant chaleureusement. Je m'appelle Perveen Mistry.

— La juriste ? lâcha le docteur Penkar. J'ai entendu parler de vous.

Perveen fut touchée d'être ainsi reconnue.

— Vraiment ? Je crois que nous avons toutes les deux fréquenté Oxford, mais pas au même moment, malheureusement.

— J'ai dû passer devant les conseils médicaux de Madras car Oxford a refusé de me délivrer mon diplôme de médecin, déclara le docteur Penkar en levant les yeux au ciel. C'est pourquoi, parfois je me pose la question, est-ce qu'aller me former à l'étranger valait le coup ? Mais je crois que cela vous a été utile – Gulnaz parle toujours avec admiration de votre intelligence et de vos

réussites. Vous devriez intégrer le comité restreint et gérer les contrats juridiques pour nous.

— Je vous remercie, mais je ne suis pas certaine de pouvoir rejoindre le comité en ce moment, répondit aussitôt Perveen. En vérité, je ne suis venue que pour transmettre le don de Gulnaz.

— Bien sûr, nous comprenons, vous devez être très prise par votre carrière, la coupa Uma. Mais asseyez-vous près du docteur Penkar pour le thé.

Perveen devina que cette suggestion était destinée à l'encourager à repenser sa décision. En temps normal, elle n'aurait pas tenu compte d'un tel jeu de pouvoir. Mais Miriam Penkar l'intriguait et elle désirait la connaître.

Une grande et fine domestique était apparue aux abords du groupe, où elle se tenait légèrement courbée. Uma sortit du cercle et tendit l'oreille aux chuchotements rapides en gujarati de la domestique.

— Très bien, dit Uma d'une voix apaisante avant de se tourner vers les dames. Oshadi vient de me rappeler que nous devrions toutes nous installer à nos places. Veuillez passer le mot aux autres, s'il vous plaît. Je vais aller chercher le pandit* afin qu'il procède à la bénédiction avant que nous commencions.

Les femmes se dirigèrent vers les deux rangées de coussins qui faisaient face à l'estrade décorée, au centre de la cour. Il fut difficile pour les trois Anglaises en robes tombant aux genoux de s'installer sur les coussins sans exposer leurs jambes.

— Elles doivent pester de ne pas avoir de chaises, dit Miriam à voix basse à Perveen.

— Font-elles partie du comité restreint ?

Un domestique arriva avec un plateau en argent chargé d'une pile de dhoklas carrés saupoudrés de

noix de coco râpée, de coriandre et de graines de moutarde rôties. Perveen adorait ces amuse-gueules de pâte de pois chiches fermentés, cuits à la vapeur. Elle en demanda deux.

— En fait, je n'ai rencontré que Serena Prescott : c'est la grande femme blonde, répondit Miriam. Cette réception avait pour objectif de rassembler de nouvelles donatrices. Nous pensions attirer quatre-vingts femmes aujourd'hui, mais je doute qu'il y en ait autant. Les Bhatia ont décidé que ce thé ne serait destiné qu'aux donatrices d'au moins dix roupies en espèces ou en objets de valeur.

Dix roupies, c'était déjà un gros montant, et la plupart des femmes ne pouvaient dépenser l'argent de leur propre foyer pour un autre usage que les courses d'alimentation. Mohandas Gandhi, l'avocat militant, avait franchement invité les Indiennes à donner leurs bijoux personnels pour soutenir le mouvement pour la liberté. Il en était de même pour cette réception.

— Ces dhoklas sont excellents, décréta le docteur Penkar. Et j'ai repéré des domestiques avec des plateaux d'aloo tikki* et de gulab jamun*. Mais où est le thé ?

Des cris haut perchés empêchèrent Perveen de répondre. Une horde d'enfants bien habillés mais agités s'était déversée dans la cour, trois ayahs* à leurs trousses qui les guidaient comme des chèvres. Un garçonnet d'environ quatre ans s'écarta, comme attiré par la vue d'Uma allumant l'encens sur l'estrade centrale. Il s'agrippa à son sari et Uma le tapa. Il cria certainement quelque chose d'impertinent car elle leva encore la main et il repartit vers le groupe d'enfants.

L'instant suivant, Mangala monta sur l'estrade avec un plateau de fleurs et de fruits. Juste derrière elle, Oshadi plantait de petites bougies sur un superbe gâteau à étages.

Ces Hindous à la dévotion ostensible mangeraient-ils des œufs ?

— Avez-vous rencontré Sir Dwarkanath et Parvesh Bhatia ?

Miriam interrompit les réflexions de Perveen en faisant un geste en direction de deux hommes vêtus de costumes indiens classiques qui venaient d'entrer dans la cour. Ils avaient tous deux le menton fort et des yeux enfoncés. Ceux du plus âgé cependant paraissaient étrencés par la suspicion, alors que le regard du plus jeune était ouvert et amical.

— Cela doit faire trop de femmes pour Sir Dwarkanath, mais son fils paraît plutôt excité. Il doit apprécier les fêtes, suggéra-t-elle.

— Je crois que Parvesh est également fier de son épouse, déclara Miriam après avoir observé les deux hommes. Il soutient totalement le projet.

Miriam avait-elle la même impression au sujet de Sir Dwarkanath, un des hommes d'affaires gujarati les plus admirés de la ville ? Les yeux du gentleman parurent s'adoucir quand il tourna son attention vers le garçonnet qui avait importuné Uma. Le petit garçon tirait les vêtements des autres enfants et courait dans tous les sens.

— Quel enfant plein d'entrain. Qui est-ce ?

— Ishan est le seul fils d'Uma et Parvesh, répondit Miriam en appelant d'un signe un domestique avec une théière. Et Parvesh étant le fils aîné de Sir Dwarkanath, Ishan héritera de Bhatia House et des carrières de pierre.

— Un prince héritier, en quelque sorte ?

Perveen se demanda si les autres enfants de la famille l'avaient déjà compris.

— Oui. Uma et Parvesh ont deux filles plus âgées, et une autre qui a six mois.

— Je pense tout de même que cela fait beaucoup à gérer, en même temps qu'une famille comme celle-ci, et un grand projet caritatif !

— Quatre enfants de son fils aîné, c'est bien chiche, du point de vue de Sir Dwarkanath, grimaça Miriam. Mangala a six enfants, dont trois fils, comme elle aime le rappeler à toutes dans le comité.

— On dirait qu'elle aime la compétition.

Perveen était proche de Gulnaz depuis l'école primaire. Depuis qu'elles étaient devenues belles-sœurs, leur amitié n'était plus aussi drôle et pleine de confidences, probablement parce que la relation la plus importante de Gulnaz était dorénavant celle qui la liait à Rustom Mistry.

— Quel est, selon vous, le nombre idéal d'enfants pour une famille ?

Miriam but une gorgée de thé avant de répondre.

— Il n'existe pas de nombre parfait. Ce qui m'inquiète le plus, c'est que les filles qui ont des enfants pendant leur puberté abîment leur corps de manière irrémédiable. Lady Bhatia – la défunte belle-mère d'Uma – a beaucoup souffert au cours de ses nombreuses grossesses, elle a eu beaucoup d'infections et elle a fini par succomber à des lésions internes. Il y a bien trop de mortalité infantile dans cette ville – la moitié des bébés meurent au cours de leur première année. Le bilan n'est pas bon du tout.

— Quelles sont les causes de mortalité ?

— La tuberculose, la dysenterie, le choléra et la malnutrition. Et ces bébés arrivent dans notre monde dans un grand état de faiblesse, car ils ont grandi dans le ventre d'une mère encore enfant.

— Et les infanticides ? Pensez-vous que cela joue également dans la mortalité infantile élevée ? demanda Perveen, en songeant à quelques affaires au tribunal.

— Oh oui. Une petite fille naît, et quelqu'un de la famille ou la sage-femme l'emporte. Quelques heures plus tard, on dit à la mère que l'enfant n'a pas survécu. Mais en vérité, c'est un bébé que personne ne peut assumer.

Les paroles de Miriam générèrent de la honte chez Perveen dont la famille était bien plus aisée que la plupart des habitants de Bombay. Mais elle se rappela que le futur hôpital sauverait la vie de nombreuses femmes.

— Je suppose que vous conseillez vos patientes sur tous les risques liés aux grossesses précoces ?

— Les conseiller ? répéta le docteur Penkar, étonnée. Je peux informer mes patientes sur le déroulement de la grossesse, mais un médecin n'a aucune autorité sur un mari. Et les heureuses épouses qui apprécient d'être avec leur époux ne souhaiteront sûrement rien changer.

Perveen reprit son souffle. Le docteur Penkar s'était exprimée comme s'il était normal pour les femmes de vouloir toucher et être touchées.

— Miss Mistry ? J'espère que je ne vous ai pas choquée ?

— Non ! lâcha Perveen. Je suis simplement surprise. Je vous en prie, dites-m'en plus.

— L'hôpital pour femmes de Kalbadevi proposera des soins pré et postnataux, et des méthodes modernes et sûres d'accouchement, répondit Miriam Penkar, anéantissant les espoirs de Perveen d'un autre commentaire provocateur. Cela améliorera sans aucun doute le bien-être de la mère comme de l'enfant. Vous autres Parsis* avez une maternité de ce type. Votre belle-sœur ne s'y trouve-t-elle pas actuellement ?

— Oui. Gulnaz a donné naissance à la maternité du docteur Temulji. Elle y reste quarante jours après l'accouchement. En fait, la tradition religieuse l'y oblige.

— Il se trouve que c'est le délai adéquat pour préserver un utérus, commença Miriam avant de marquer une

pause. Je suis désolée, je ne vous ai pas demandé si vous connaissiez le sens du mot « utérus » ?

— C'est là où le bébé grandit ?

— C'est exact, dit Miriam avec l'air d'un professeur satisfait devant une élève surdouée. L'utérus et le vagin devraient être protégés pendant un temps suivant le trauma de l'accouchement. Les maternités peuvent le permettre pendant cette période importante.

— Constatez-vous que les mères hindoues et musulmanes restent en général avec leur famille après l'accouchement ? Cela pourrait remplir le même objectif.

— S'il y a de la place dans la maison des parents et si l'endroit est propre. Nous les Juifs avons la même tradition.

— Vous êtes juive alors ! s'exclama Perveen qui s'était interrogée sur les origines de cette femme atypique.

— Vous êtes surprise, n'est-ce pas ? demanda Miriam en souriant. Je ne ressemble pas aux Sassoon.

Miriam insinuait que les Bene Israël ressemblaient plus aux Indiens que les Juifs de Bagdad, un groupe ayant émigré plus tard et qui incluait la prestigieuse famille dont elle avait mentionné le nom. Perveen s'embrouillait dans sa réponse quand elles furent interrompues par Mangala Bhatia.

— Chut ! Les discours commencent !

Mangala s'installa à côté de Perveen comme si elle avait l'intention de surveiller son comportement.

Uma monta sur l'estrade. Elle rassembla ses mains en un gracieux namaste, tête inclinée.

— Bienvenue, dit-elle d'une voix éclatante en gujarati. Recevons la bénédiction de Panditji avant que la cérémonie débute.

Le pandit* entama un chant bas en sanskrit* tout en faisant tourner l'encensoir dégageant une fumée

odorante. Puis il tendit le plateau en argent chargé de fruits et de fleurs à Uma et trois autres femmes. Avec un temps de retard, Mangala se leva et contourna rapidement les coussins afin de prendre elle-même les offrandes bénies.

Perveen se réjouit qu'elle se soit éloignée, de toute évidence parce qu'elle ne supportait pas de ne pas être le centre de l'attention.

— Pourquoi ne vous levez-vous pas, vous aussi ? demanda-t-elle à Miriam.

— C'est une célébration religieuse, répondit le médecin. Uniquement pour les Hindous. Les femmes anglaises du comité ne se lèvent pas non plus.

Quand le pandit* descendit de l'estrade, Uma s'assit sur une chaise près d'une petite table sur laquelle était posée la boîte en cuivre contenant les dons. Mangala se tenait non loin de là. *Comme pour protéger l'argent*, pensa Perveen, amusée.

— Nous avons reçu énormément de dons de cette assemblée. Le comité de l'hôpital souhaite remercier la bonté de chacune d'entre vous.

Uma s'exprimait en un gujarati fiable avant de traduire en un anglais laborieux.

— Soixante roupies de la part de Lady Gwendolyn Hobson-Jones. Je vous en prie, levez-vous, Lady Hobson-Jones.

Des applaudissements polis résonnèrent dans la cour.

— Nous avons également reçu quinze roupies de la part de Mrs Serena Prescott, qui est récemment arrivée à Bombay. Assise près d'elle, Mrs Madeline Stowe a fait un don de cent roupies au nom des Aciéries Stowe.

Perveen observa les comparses de Gwendolyn Hobson-Jones se lever ensemble, main dans la main, en souriant à l'assemblée.

— Et nous avons également reçu un magnifique trésor provenant d'un coffre royal : un collier de perles et de diamants, don de la begum* de Varanpur. Je vous suis reconnaissante, Begum* Cora. J'aimerais ajouter que la begum* nous a également apporté une forêt-noire pour cette fête. C'est un authentique gâteau européen.

Cette dernière phrase devait tenir lieu d'avertissement pour ceux qui ne mangeaient pas d'œufs. Perveen tourna la tête, cherchant du regard une Musulmane royale, et étouffa un petit cri surpris en découvrant une jeune femme blanche en sari de brocart argent et bleu avec une tignasse rousse laissée découverte.

— C'est un plaisir de soutenir une bonne cause ! déclara la begum* en un anglais joyeux et marqué, tout en agitant la main et en souriant comme une reine devant un public en adoration.

S'ensuivirent des murmures en gujarati. Perveen dut tendre l'oreille pour en distinguer les propos. Les femmes se posaient en gros les mêmes questions, *Qu'est-ce qu'elle est ? Musulmane ou chrétienne ? Anglaise – non, australienne !*

— Cinquante et une roupies de la part de Mrs Gulnaz Mistry ! lança Uma et la begum* se rassit enfin. Gulnaz, qui vient d'avoir un enfant, ne peut être présente. Cependant son don nous a gentiment été apporté par Miss Perveen Mistry. Je vous en prie, levez-vous !

Perveen s'y reprit à deux fois pour se lever, parce qu'elle avait observé la grâce facile de la begum* et qu'elle désirait à tout prix ne pas s'aider de ses mains pour se redresser. Quand elle y parvint, elle comprit qu'elle aussi était le sujet de bavardages dans l'assemblée.

La belle-sœur de Gulnaz ? Une avocate – oui, une juriste. Elle est divorcée. Non, elle ne l'est pas. Combien d'argent gagne-t-elle ? Est-ce qu'elle peut le garder ou bien le donne-t-elle à son père ?

Comme pour ramener le silence, Uma passa rapidement à un autre nom.

— Le don suivant est un superbe jeu de six bracelets en or de la part de Srimati Radha Shah !

Après quelques brefs applaudissements, Uma poursuivit sa liste.

— De la part du docteur Miriam Penkar...

Uma leva les yeux de l'enveloppe et s'exprima d'une voix tremblante :

— Chère docteur Penkar, en acceptant de devenir la directrice de notre hôpital, vous nous avez déjà tellement donné. Et ces... dix roupies. C'est merveilleux. Je vous en prie, pourriez-vous nous dire quelques mots ?

— Je ne me suis pas préparée, murmura Miriam Penkar à Perveen.

— Vous vous en sortirez très bien, répondit Perveen en lui tapotant le bras.

La femme médecin se leva et, alors qu'elle se dirigeait vers l'estrade, deux invitées quittèrent leurs places : Lady Hobson-Jones et Serena Prescott. Perveen s'attendait à ce qu'elles se joignent au médecin sur l'estrade mais elles se faufilèrent plutôt vers la sortie de la cour.

Une fois sur scène, Miriam fit face à l'assemblée avec un sourire chaleureux.

— Ce sera un honneur pour moi d'être la cheffe du personnel de cet hôpital destiné à accueillir toutes les femmes, quels que soient leur religion ou leurs revenus. Je vous suis très reconnaissante, chaque nouveau don est une nouvelle brique de ce bâtiment, un nouveau lit dans un service. Je sais que nombre d'entre vous ont donné le maximum de ce que leurs finances personnelles leur permettaient. Et nous avons besoin de plus que d'argent. Nous avons besoin de bras et de mains.

Le docteur Penkar ouvrit les mains et, quand elle tendit les bras devant elle, Perveen remarqua qu'elle ne portait pas de bracelets.

— Mes sœurs, nous parlons tellement de langues différentes. Utilisons-les pour demander à nos voisins, aux membres de nos familles et aux plus riches de cette ville de venir nous prêter main-forte. Une fois que l'hôpital sera construit, pourquoi n'utiliseriez-vous pas vos voix pour accueillir les patientes dans notre bâtiment ? Ou vos mains pour rouler des bandages ou taper des dossiers médicaux à la machine ? Avez-vous des meubles dont vous n'avez plus aucun usage, plus particulièrement des lits, des tables ou des chaises ? Nous aurons grand besoin de tout cela. Voilà ce que j'ai à vous dire.

— Je vais résumer vos paroles en gujarati, commença Uma.

Cependant, à la moitié de la traduction, elle s'arrêta, le regard fixé sur le côté de la cour.

Lord Dwarkanath fronçait les sourcils dans sa direction, et Parvesh agitait les mains. Uma prit aussitôt le médecin par le bras.

— Merci, docteur Penkar. J'ai maintenant l'honneur de vous présenter Lord Dwarkanath, mon beau-père.

— Chères filles, êtes-vous en train de m'inviter en ma propre demeure ? plaisanta Sir Dwarkanath en laissant Mangala l'aider à monter sur l'estrade.

Le docteur Penkar battit en retraite dans la cour pour reprendre sa place près de Perveen, pendant qu'Uma et Mangala se tenaient désormais toutes deux derrière le patriarche. Perveen lança un regard vers Miriam pour voir comment elle réagissait à la traduction interrompue d'Uma, mais le docteur, qui regardait droit devant elle, affichait une expression délibérément neutre.

— Il y a cinquante ans, je suis arrivé à Bombay avec mon père. Cela a été un long voyage, une marche de dix jours depuis Bharuch où se trouve notre village natal.

Depuis sa position surélevée, Sir Dwarkanath s'adressait à la foule assise d'une voix aussi détendue que celle d'un conteur.

— Mon père a trouvé une école gratuite pour mon instruction et il a accepté tous les emplois qu'il a pu dénicher, transportant et vendant des produits pour des marchands qui ne le payaient que deux paisas par jour. Je l'aidais quand je n'étais pas à l'école et, grâce à Dieu, nous avons pu ouvrir notre première boutique puis économiser suffisamment pour lancer nos affaires dans la pierre. Je suis reconnaissant aujourd'hui de tout ce que j'ai retiré de notre travail, y compris la chance de bâtir nombre de belles structures pour le gouvernement de Bombay. Vous êtes beaucoup à savoir que mon épouse, Premlata, est décédée il y a dix ans.

Il marqua une pause, son regard lumineux parut s'assombrir.

— Elle s'est sacrifiée, elle était modeste et altruiste. Elle aurait beaucoup aimé ce projet d'hôpital. Les docteurs et les infirmières d'un hôpital correct auraient peut-être pu la sauver. Je crois...

Ses propos furent alors couverts par un cri d'enfant.

Perveen tourna les yeux vers l'endroit où les enfants étaient regroupés. Deux ayahs*, déjà debout, regardaient dans tous les sens. Qui avait crié ?

Puis Perveen comprit ce qui se passait.

À l'autre bout de la cour, Ishan Bhatia bondissait dans tous les sens. La manche de sa kurta* était en feu et, plus il agitait le bras, plus les flammes mangeaient le tissu.

— Hai Ram* ! hurla Sir Dwarkanath.